

Théâtre en Bois de Thionville

Un déploiement d'échos

« Ismène » de Yannis Ritsos

par Stéphane Gilbert

Comme elle est riche en échos cette « Ismène » de Yannis Ritsos, telle que l'ont mise en scène Marianne Pousseur et Enrico Bagnoli au Nest de Thionville.

A la fin de certaines représentations, il arrive que pas mal de spectateurs semblent éprouver des difficultés à quitter la salle. Ils restent assis à leur place. Comme si ce qui vient de s'achever sur le plateau se prolongeait en eux, comme s'ils voulaient continuer encore à en ressentir le déploiement des échos. Ainsi avec cette « Ismène ».

Ismène, c'est « la petite sœur » d'Antigone, de cette inflexible Antigone qui choisira de mourir et de tout sacrifier pour que s'accomplisse un devoir bien supérieur aux petits arrangements pragmatiques de considérations trop humaines. Ismène, elle, a préféré « la vie », l'adhésion au monde tel qu'il est et non pas tel qu'il devrait être. Mais la femme en fin de vie qu'elle est aujourd'hui, est toujours hantée par cette sœur-là, par leur terrible famille aussi ; elles étaient les filles d'Œdipe et de Jocaste.

Rendre compte ainsi du texte de Yannis Ritsos le réduit à son contenu anecdotique et ne dit rien de sa richesse : il est forme autant que sens, et la musique et le rythme de sa poésie nous atteignent en d'autres zones que purement compréhensives.

Ce propos en expansion, Marianne Pousseur, la chanteuse, la comédienne, et Enrico Bagnoli, « l'éclairagiste », le vidéaste, le scénographe (il est l'un des « artisans »-clés des créations de Guy Cassiers), tous deux donc puisqu'ils sont intensément complices, l'ont multiplié ; il en résulte une incroyable expérience sensorielle.

Elle est là, Ismène, dans la pénombre, elle nous attend, nous les spectateurs. Elle est nue, de lourds colliers autour du cou. C'est nous qu'elle va regarder, c'est nous, les yeux dans les yeux, qu'elle va prendre à témoin, c'est nous qu'elle va impliquer dans ce récit qui n'a jamais cessé en elle. Cette parole l'habite ; elle est à la fois, et d'un instant à l'autre, confiance, marmonnement, comptine, cri, voix intérieure, ressassement, chant. Elle est en français, en grec soudain, reprise et prolongée parfois par des échos. Ismène n'est plus que cette parole. Et même lorsqu'elle prend une orange, l'épluche, en mange un ou deux quartiers, elle a le silence de ceux qui s'écoutent ; et l'on comprend que le toucher, le parfum et la saveur du fruit se mêlent en elle aux mots, aux sons des mots, aux souvenirs,

aux rêves. Et cette parole nous touche (au double sens d'atteindre et d'émouvoir) d'autant plus qu'elle prend la forme d'une partition musicale – Georges Aperghis l'a conçue spécialement pour Marianne Pousseur -, un « parlé-chanté » exacte amplification vocale-verbale du long monologue de « la petite sœur ».

Ismène est dans un bassin d'eau. Des lumières la saisissent, l'effleurent ou l'abandonnent. La voilà écrasée, magnifiée ou mise en ombre par ces lumières. Ses mouvements agitent l'eau en cercles concentriques reflétés sur les parois du théâtre. Une image-vidéo agrandit son visage. Une flamme tout à coup danse dans l'obscurité. L'eau, le feu, l'air, la terre. Magiquement, un texte grec s'inscrit sur le fond du bassin.

Ses derniers mots retentissent ; elle s'allonge là-bas. Le noir se fait. La représentation est finie. Nous restons assis à notre place.